

Colombe Boncenne Des sirènes



ZOE

DES SIRÈNES

DE LA MÊME AUTEURE
Aux Éditions Zoé

Vue mer, 2020

Chez d'autres éditeurs

Au septième ciel, *Anthologie des scènes d'amour
dans la littérature française*, Stock, 2001

Comme neige, Buchet-Chastel, coll. « Qui Vive », 2016

La mesure des larmes, La passe du vent, coll. « Pépites », 2020

COLOMBE BONCENNE

DES SIRÈNES

ZOE

*L'auteure a bénéficié pour l'écriture de ce livre
du Programme de résidences d'écrivains de la Région Île-de-France.
Elle remercie la librairie De beaux lendemains à Bagnolet
qui l'a accueillie dans ce cadre.*

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2022
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter et Vigne
Illustration : © Pyke Koche, *Daphné* (détail), 1948
ISBN 978-2-88907-000-8
ISBN EPUB: 978-2-88907-001-5
ISBN PDFWEB: 978-2-88907-002-2

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

« Telle loin se noie une troupe
De sirènes mainte à l'envers »

Stéphane Mallarmé, *Poésies*, « Salut »

à Irène, Guyonne, Armelle et Diane de M.

à mes frères

I

1.

Je revenais de chez Farell. Nous nous étions rencontrés trois ans auparavant, lors d'un festival de documentaires. J'y présentais mon travail sur Clipperton, l'île déserte de possession française appelée île de la Passion, premier volet d'une série que je comptais réaliser sur les îles. Farell, un scénariste canadien, vivait sur l'île de Bowen en face de Vancouver. Ce tropisme îlien a fait office de début. Pour le reste, il n'y a rien eu d'autre à expliquer qu'une évidence amoureuse immédiate, doublée d'un désir inouï. Nous n'avions alors ni l'un ni l'autre de solides attaches affectives et ne souhaitions pas en établir de trop contraignantes. Nous nous donnions des rendez-vous en fonction de nos déplacements, ainsi lors de mon dernier séjour au Canada. Nous nous étions rejoints à Montréal où avait lieu mon intervention puis avions rejoint la Colombie-Britannique et l'île de Farell.

À mon retour, ma mère m'a parlé de ses croûtes sur les jambes, elle me les a décrites comme des petites îles noires.

Elle attendait le résultat d'examens sanguins et tout s'est accéléré à leur réception. En quelques jours le syndrome est devenu leucémie et le mot chimiothérapie a été prononcé. On se préparait à quelque chose de long. Évidemment, ma mère ne pourrait pas se faire soigner sur l'île bretonne où elle avait élu domicile. Tout aussi évidemment, je lui ai dit de venir chez moi, nous trouverions l'hôpital adapté et, entre les traitements, nous pourrions cohabiter, j'avais la place dans mon appartement.

Je suis allée la chercher sur son île. Durant toute une semaine, nous avons préparé la maison à son absence, rangé, trié, emballé. Nous nous sommes aussi beaucoup promenées. Chaque balade avait le ton d'un adieu, c'était beau et tragique. Le paysage que nous aimions tant l'une et l'autre s'offrait à nous dans des magnifiques lumières d'hiver. Les plages blanches et roses parsemées de joncs, bouquets verts éclatants. Le schiste argenté, ses avancées sombres et griffues sur la mer *glaz*. Le ciel Turner. La maison Hopper. Le vent nous faisait monter des larmes qui perlaient au coin de nos yeux et séchaient en s'écoulant, laissant de petits traits blancs horizontaux parmi les pattes d'oie que nous avions toutes les deux marquées.

À la pointe ouest, sur la lande rase qui couvre les falaises escarpées, face à l'océan étale, nous nous sommes prises dans les bras.

Un soir, je lui ai demandé si elle avait peur et ne lui ai pas avoué que moi, j'étais terrorisée.

Nous sommes parties le matin même de l'hospitalisation. Nous avons fait la traversée sur le pont, malgré le froid. Ma mère était accoudée au bastingage, elle regardait *son caillou* s'éloigner, devenir une ligne d'horizon. À l'entrée dans la rade, lorsque l'embarcation a coupé les gaz, nous avons contemplé le spectacle inlassable des grues à containers, leurs pattes araignées suspendues, prêtes à mordre dans les entassements sur les quais. Les immenses navires amarrés là rappelaient à ma mère ceux où son père officiait comme commandant de la marine marchande. Il y avait un peu plus loin une épave militaire dont la carcasse rouillée affleurait à la surface de la mer. La composition nous plaisait, l'orange granuleux de la coque, le vert-de-gris de l'eau et le blanc de la mousse des vaguelettes produites par le passage du ferry.

Nous sommes arrivées chez moi à l'heure du déjeuner. J'avais rapporté des goûts de l'île, le poisson qu'on y fumait, les poireaux fins, les pommes de terre sucrées. Je m'inquiétais des plateaux-repas à venir.

À l'hôpital ma mère a été conduite dans une chambre, le médecin de service m'a reçue pendant que le personnel soignant s'occupait de son installation. Le décor était prévisible : petit bureau éclairé au néon, dossiers accumulés, odeur d'antiseptique. Et comme dans un mauvais film, le docteur a déclamé sa réplique.

Votre maman a une maladie très grave, vous savez ?

En profondeur j'ai eu 2, 8 et 14 ans à la fois. En surface, la femme de presque 40 ans a répondu : J'ai compris. Expliquez-moi le protocole.

La routine s'est mise en place très vite. Le cathéter a été posé et a permis l'écoulement du traitement, à travers des poches qui se succédaient sur la potence tout au long de la journée. Des poches et des poches. J'appelais ma mère tous les matins et lui rendais visite en fin d'après-midi. Elle tricotait, écoutait la radio. Nous jouions au Scrabble. Je découvrais la banalité de la maladie et le quotidien de ceux qui entourent les malades. Des histoires similaires avec des expériences plus terribles que d'autres, toutes inscrites dans une forme d'ordinaire.

L'affliction n'était pas de la partie lors de ces premiers moments. Nous prétendions l'une et l'autre ne pas souffrir avec un aplomb de soldat. Nous combattions. La nuit cependant, je ne trouvais pas le sommeil. Pour peu que ma mère se soit

plainte d'un léger mal, au ventre par exemple, j'éprouvais une douleur similaire. Je faisais corps avec son corps.

Étonnamment ma maladie de peau, celle qui se réveillait à la moindre perturbation sensible et faisait apparaître des plaques sur mes jambes ou mes bras, ne se manifestait guère. Était-ce une maladie trop visible pour une peine aussi profonde ?

Dix ans auparavant, lors d'une visite à ma mère, alors que je souffrais d'une crise importante dont aucun traitement ne venait à bout, ma mère m'avait suggéré d'aller voir le rebouteux de l'île. La proposition m'avait intriguée et amusée. J'étais curieuse d'une « consultation » (comment fallait-il la nommer ?) de ce type, et la magie, pourquoi pas.

Je m'étais donc rendue chez Eugène, dans un village reculé à l'ouest de l'île. La maison était située près de la place centrale derrière un portail bleu auquel on ne sonnait pas. On ne frappait pas non plus à la porte. Eugène recevait qui venait le trouver, sans distinction ni encore moins de rendez-vous.

Fais voir *co*.

Au milieu de sa cuisine qui sentait le meuble usé et le chien mouillé, assis sur un trépied en bois, le vieux monsieur avait regardé les plaques qui me mangeaient les jambes puis il avait apposé les

mains et soufflé sur chacune d'entre elles. Il *éteignait le feu*.

Dans le salon en vis-à-vis de la cuisine le téléviseur hurlait en permanence à destination de la femme d'Eugène, malade et alitée. Eugène prétendait la soulager grâce à ses dons.

On quittait les lieux par un couloir étroit sur les murs duquel les offrandes faites à celui qui guérissait sans réclamer de contrepartie s'accumulaient sur des étagères en bois. Ma mère m'avait prévenue et confié un pot de confiture de mûres que j'y avais déposé en partant.

J'y suis allée une petite dizaine de fois. Ma «peau de chagrin» diminuait de fait (même si je savais pertinemment que cela était sans doute l'effet du soleil et de l'air marin). Mais j'aimais bien Eugène, il était malicieux et coquin, et je voulais comprendre son «activité». Il avait été marin sur les thoniers, et à ce propos aussi je voulais en savoir plus. Une fois, alors que je lui avais expliqué mon métier de documentariste et mon goût pour les portraits, il m'avait dit :

Co, un jour, il faudra que tu racontes la vie d'Eugène.

À l'annonce de la maladie de ma mère, je me suis souvenue de cette injonction et j'ai entrepris la préparation d'un documentaire sur Eugène. Je n'ai pas été le voir lorsque je suis allée chercher ma mère mais j'ai ouvert un carnet. C'était le début de la maladie et je collectais des informations,

écoutais des témoignages, lisais des ouvrages, consultais une thèse d'anthropologie sur la médecine parallèle. J'essayais de faire la distinction entre rebouteux, magnétiseurs, coupeurs de feux, penseurs, devins, désenvoûteurs et autres terminologies données aux soigneurs. Sur Internet, je tombais sur des sites personnels à l'ésotérisme grotesque. Cette culture n'était pas faite pour l'affichage, c'était une culture du secret et je pénétrais un système de « croyance convaincue ». Travailler à mon dossier Eugène me soulageait un peu de l'amertume de ces jours-là, comme si Eugène, de loin, soufflait sur mon chagrin et sur le cancer de ma mère.

2.

Une artiste dont j'avais réalisé le portrait m'a invitée au vernissage d'une exposition de photographies sur le corps. Je ne courais pas après les mondanités mais je m'y suis rendue pour échapper à une nouvelle soirée solitaire en sortant de l'hôpital. Il y avait du monde, des gens que je connaissais un peu. J'ai pris le temps de regarder chacun des tirages accrochés pour retarder le moment où il faudrait me mêler aux autres. J'ai finalement été chercher un verre au bar et rejoint un petit groupe sur le trottoir, deux personnes m'ont saluée en s'écartant pour me laisser entrer dans leur cercle et ont repris la conversation. J'aurais aimé y prendre part mais je ne savais pas comment m'insinuer dans leurs échanges qui concernaient l'actualité, la déliquescence politique, le discours de X., si creux, la fausse réalité ou la réalité-fiction ? Leurs propos s'assemblaient en une sorte de mélopée, un ruban de pâte à modeler aux inflexions élastiques. Je sirotais mon

verre et affichais un air entendu sans fixer personne. Mes lombaires me faisaient souffrir, je transférais mon poids d'une jambe à l'autre. J'avais envie de m'asseoir. Au bout d'un moment, c'est ce que Selma a fait. Je ne connaissais pas cette fille élancée, aux yeux vifs et à la mâchoire prognathe qui avait l'air de s'ennuyer. Je l'ai trouvée extrêmement belle et son silence me plaisait. Et puis, tout d'un coup, elle s'est installée en tailleur sur le trottoir en arguant qu'elle n'en pouvait plus et cela n'a eu l'air de gêner personne. J'ai traversé le cercle et je l'ai imitée. C'était aussi bête que ça. Nous nous sommes retrouvées toutes les deux assises sur le trottoir parmi un groupe de personnes devant une galerie. Au-dessus de nous, leurs paroles formaient un brouhaha stagnant. Laquelle de nous deux a engagé la conversation? Laquelle a évoqué l'idée du souterrain, de la galerie des inadaptées? Comment notre complicité s'est-elle scellée à ce moment-là, pleine et immédiate? Quoi qu'il en soit je me demande encore aujourd'hui si Selma avait eu ce geste, de s'asseoir par terre, pour moi, si elle m'avait repérée, si, sans m'avoir adressé la parole, elle m'avait reconnue comme une des leurs.

Selma était chercheuse en ethnologie, spécialiste des territoires d'outre-mer. Sa connaissance d'autres cultures lui conférait un regard aiguisé sur notre société, nos coutumes, nos relations.

J'ai tout de suite aimé sa radicalité, elle ne s'encombrait pas de paraître et était au monde avec franchise et ardeur. Nous nous sommes revues peu de temps après le vernissage pour aller visiter ensemble une autre exposition, en lien avec un intérêt commun que nous nous étions découvert pour les univers marins. Elle réunissait un ensemble de pièces produites à partir de la faune et la flore subaquatique, coquillages, coraux, algues, carcasses de poissons, écailles diverses... Au sortir du musée, nous avons pris un café et j'ai eu la sensation que l'on se connaissait depuis très longtemps. La conversation filait, nous échangeons sur ce qui nous animait et nous racontions sans fard. J'ai expliqué à Selma ce que je traversais, la maladie subite de ma mère, mon désarroi. Je lui ai parlé des guérisseurs, elle m'a parlé de rites étrangers que j'ignorais, m'a promis de me donner les références qui pourraient m'aider. Nous sommes restées un très long moment dans ce café et l'avons quitté un peu groggy de tout ce que venions de partager.

Nous nous sommes revues de manière régulière, chaque fois pour aller voir une exposition et prendre un café qui s'éternisait. Quand elle m'a proposé celle intitulée «Tu étais habillé·e comment?», je n'ai même pas regardé ce dont il s'agissait. Nous nous faisons toute confiance et allions souvent à l'aveugle découvrir ce que l'une